

GLOIRE AU PREMIER MINISTRE !

Dans cette chronique, publiée le 12 juin 2003, nous soupçonnons M. Bouteflika de vouloir remplacer le poste de chef du gouvernement par celui de Premier ministre.

En politique, tous les coups sont permis. Cela, nous le savions déjà car il faut être bien crédule pour croire que dans cette branche de l'activité humaine ayant la particularité de mener au pouvoir, tout est fait de miel et de velours ! Etant elle-même l'art du mensonge, la politique est tout simplement la technique de savoir se maintenir au pouvoir lorsqu'on y est, alors qu'elle vise, lorsqu'on n'y est pas, à s'accaparer des rênes du commandement. L'opposant ne vous dira jamais du bien du gouvernant, même si ce dernier est irréprochable, sinon il verserait dans la débilité politique.

Si vous ne savez pas mentir, si vous pensez que le parcours politique est semé de roses, si vous êtes persuadé que la poignée de main ou le sourire de votre adversaire est sincère, alors dites-vous bien que vous n'êtes pas fait pour la politique. Je l'ai écrit un jour d'un homme que je respecte beaucoup et que j'ai la prétention de considérer comme un ami, et toutes les étapes qui sont venues après ce billet (paru dans *Horizons* en 1989) n'ont fait que me renforcer dans la conviction que la politique n'est pas faite pour les gens entiers, les romantiques, les généreux, les désintéressés et tous ceux qui disent franchement ce qu'ils pensent. Cet homme s'appelle Saïd Sadi et il n'a pas fini de découvrir l'horreur de l'arène dans laquelle il s'est jeté un jour en croyant que le monde de la

politique n'était pas loin de celui du combat pour les droits de l'homme et de la revendication identitaire, domaines où il a lutté avec ses camarades et payé le prix fort.

Je peux dire la même chose de beaucoup d'hommes honnêtes venus à la politique par erreur, en pensant que les convictions à elles seules suffisent pour gagner des batailles qui se déroulent ailleurs, loin du militantisme loyal et du chemin des urnes. Dans beaucoup de pays, on fabrique les leaders comme on produirait des machines à laver ou des boissons gazeuses, en ayant soin de gommer tous les défauts pour ne vendre finalement que l'image de marque. Tout est affaire de marketing, en politique comme en affaires. On ne s'adresse plus à des électeurs ou à des citoyens, on vise des consommateurs. Les programmes politiques ne pèsent pas lourd devant une belle photo ou un slogan bien étudié. Et lorsqu'on s'aperçoit de la tromperie sur la marchandise, il est déjà trop tard : la grosse machine du pouvoir s'est ébranlée, la locomotive s'est mise sur les rails et rien ne l'arrêtera.

Le jeu des alliances va prendre le dessus sur les coalitions et dessiner, au-dessus des assemblées et des centres officiels de décision, les contours d'une nébuleuse où s'exercera le pouvoir réel. Aux Etats-Unis, par exemple, ce supra-pouvoir est actuellement dominé par ce que l'on appelle les néo-conservateurs. Certains chez nous l'ont appelé «cabinet noir», d'autres «cabinet rose», mais il doit exister quelque part un homme ou des

hommes qui, plus haut qu'El-Mouradia, font et défont les ministres et les walis, dégomment les douaniers trop curieux, déplacent les cadres honnêtes, dirigent les lignes éditoriales des journaux complices, commandent des émissions à la télévision, facilitent les prêts bancaires pour les usines des amis et des prétendants, préparent leurs enfants — dans les universités américaines — à leur succéder, dirigent des compagnies mixtes qui rapportent beaucoup d'argent, installent leurs pions dans toutes les affaires juteuses et envoient des barbouzes casser du FLN proche de Benflis !

Ce qui s'est passé la semaine dernière, lorsque des énergumènes — se réclamant de comités de soutien au programme de Bouteflika — ont investi violemment des représentations légales du FLN n'est pas vraiment surprenant de la part d'une caste qui veut installer une nouvelle autocratie en Algérie avec la bénédiction des puissances occidentales. Tout ce qui respire l'Algérie profonde, la loyauté à la terre natale, la vraie dignité, la justice sociale et toutes les autres valeurs ancrées dans les traditions de luttes et de sacrifices du peuple algérien, dérange ce clan qui ne rêve que de Genève, Abou Dhabi, Saint-Tropez et Baltimore. C'est cette même horde qui, au soir du 5 octobre, et alors que le mouvement naissant ne portait aucun message politique ou idéologique, avait donné l'ordre de brûler les kasmass du FLN pour orienter la colère populaire vers le parti unique qui, au-delà de tous ses forfaits, constituait un

obstacle au bradage de l'Algérie ! C'est ce même groupe qui, après avoir donné l'impression de mener le combat pour la démocratie en Algérie, s'empressa de faciliter et d'encourager la création du FIS pour étouffer dans l'œuf cette même démocratie !

Le délit de Benflis est d'avoir parlé. En cela, il aura commis un crime de lèse-majesté. Il fallait quitter le palais royal la tête basse, car le Roi a toujours raison. Je n'avais pas de sentiment précis vis-à-vis de cet homme auquel je reprochais son silence, notamment lorsqu'une cinquantaine de braves soldats de l'ANP sont tombés au champ d'honneur, dans les Aurès, sa terre natale ! Je ne comprenais pas pourquoi il ne s'est pas mouillé à fond dans le dossier kabyle, lui qui s'est fourvoyé dans un vrai dialogue avec les faux Arouch ! Evidemment, aujourd'hui, on sait que ce dossier lui a été refusé, comme on sait que son silence faisait partie de la règle du jeu : il ne fallait pas faire plus que le Chef ! Mais, l'homme a fini par parler et au bon moment ! Un Algérien a osé briser l'omerta : «J'ai été démis de mes fonctions parce que j'ai refusé le marchandage.»

Aujourd'hui, il devra payer pour cela et, surtout, pour avoir voulu être vizir à la place du vizir. Alors, au lieu d'attendre le scrutin, on pousse le machiavélisme jusqu'à vouloir le détrôner du FLN, par le jeu des représentations parallèles afin de l'empêcher d'être le candidat du parti majoritaire. Les gens qui ont envoyé les assaillants ont dû passer des nuits blanches à étudier les

manuels fascistes et cela, beaucoup de partis de l'opposition l'ont compris et dénoncé ! C'est une excellente chose pour la démocratie, mais malheureusement, cela ne suffit pas...

Benflis paye le prix fort parce qu'il a voulu remplir pleinement son rôle de chef du gouvernement, comme cela était le cas sous Chadli ou Zéroual. Depuis l'arrivée de Bouteflika, nous assistons à une dérive autoritaire qui viole la Constitution algérienne dans la mesure où l'actuel président n'a besoin que de «Premiers ministres», plaçant notre système politique dans une position équivoque : s'agit-il d'un régime présidentiel ou d'un régime parlementaire ? A quoi cela sert-il d'élire un Parlement avec une majorité qui forme le gouvernement si c'est le programme du président qui doit être appliqué ? Et que se passera-t-il alors si le système est en situation de cohabitation ? Le peuple a, semble-t-il, voté pour le programme du FLN ! Par quel miracle se retrouve-t-on aujourd'hui avec un Premier ministre RND chargé d'appliquer le programme du président de la République ? Dernière question : ces comités de soutien au programme du président sont-ils légaux ? S'ils se basent sur la loi sur les associations, la réponse est non puisqu'elle interdit les activités politiques !

Face à ces dérives, un homme a parlé. Peu ou trop ? On ne le sait pas, mais il a, semble-t-il, assez dit pour déclencher la tempête. Car, Monsieur, ces gens-là ont besoin d'un Premier ministre qui fait juste ce qu'on lui demande de faire, en commençant



Par Maamar FARAH
farahmaamar@yahoo.fr

par réparer les dégâts du couple Bouteflika-Zerhouni en Kabylie et dire quelques mots rassurants en direction de l'armée ! Tout est bien dans le meilleur des mondes et le système continue de fonctionner... au profit du même clan !

M. F.

Chronique publiée le 12 juin 2003 (*Les mots du jeudi*, tome 1)

P. S. : que dire de plus aujourd'hui ? Et le pire est à venir. J'invite mes amis lecteurs à relire l'histoire du fascisme. Nous sommes en train de franchir toutes les étapes qui y mènent. Cela nous fait mal au cœur de savoir que cet Occident, si prompt à refuser à Emile Lahoud un troisième mandat et à s'élever contre la dictature d'Al-Assad en Syrie, ferme les yeux sur ce qui se passe chez nous.

Heureusement que la manne pétrolière commence à se réduire. Peut-être alors que les «bonnes consciences» de là-bas finiront par se réveiller. Quand les intérêts sordides baissent, le voile se dissipe...

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com



LAISSONS LES VACHES TRANQUILLES...

Changement à la tête de l'ENTV. Quoi ? Ils ont dégommé...

...Abdekka ?

Abdelatif Benachenhou, ancien ministre des Finances, a déclaré haut et fort : «Le temps des vaches maigres arrive !» Mais alors, si le temps des vaches maigres va arriver, c'est qu'il n'est pas encore là. Et si le temps des vaches maigres n'est pas encore là, c'est que nous vivons en ce moment le temps des vaches grasses. J'essaie de raisonner de façon logique. Et dès que j'en arrive à cette conclusion, je sors sur mon balcon, j'écarte les yeux et tente d'apercevoir les vaches grasses. Ça fait plusieurs heures déjà que je ne vois aucune vache grasse. Ni d'ailleurs aucune vache tout court. C'est problématique ! Si Benachenhou, qui est un économiste avéré et qui a été premier argentier du pays, parle avec autant d'assurance et de certitudes de vaches maigres et de vaches grasses, c'est qu'elles doivent bien exister ces sacrées vaches-là ! Où sont les vaches grasses ? Je veux les voir, car Monsieur Benachenhou les a vues ! Rien. Ou plutôt si. Mon voisin. Posté sur son balcon, lui aussi. Et lui aussi avait lu *Le Soir d'Algérie* et sa une consacrée entièrement à la déclaration de Benachenhou à propos de l'arrivée prochaine des vaches maigres. Je le salue, mon voisin,

pas Benachenhou, et lui demande ce qu'il fait sur son balcon. De peur de passer pour un mec bizarre, il chuchote presque sa réponse : «Je guette les vaches grasses !» Et là, et lui et moi entendons cette réplique : «Nous aussiiiiiiiii !» Un coup d'œil sur le côté. Un coup d'œil en haut. Un coup d'œil en bas. Tous les voisins étaient à leurs balcons et avaient ainsi répondu en chœur. Dans un premier temps, cette présence du voisinage en force sur les balcons m'a rassuré. Je n'étais pas seul à scruter le paysage pour tenter d'y déceler les vaches grasses. Nous étions nombreux. D'autant plus nombreux que dans les autres immeubles du quartier, et dans d'autres immeubles d'autres quartiers comme j'en aurai confirmation plus tard, les Algériennes et les Algériens étaient sortis nombreux dans l'espoir eux aussi de voir enfin ces vaches grasses. Tellement nombreux que c'est finalement nous qui formions troupeau. Mais, point de vaches grasses. Pas même une vache ni trop grasse ni trop maigre. Juste des chats faméliques disputant des restes à des rats sur-vitaminés. Et là, j'en suis arrivé à la seule conclusion sérieuse : Benachenhou est sûrement un économiste compétent, mais il n'y connaît rien en vaches ! Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.